La gestion de l'anaphore en discours : complexités et enjeux

Laure Gardelle, Caroline Rossi et Laurence Vincent-Durroux

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/5368>

DOI : [10.4000/praxematique.5368](https://doi.org/10.4000/praxematique.5368)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Référence électronique

Laure Gardelle, Caroline Rossi et Laurence Vincent-Durroux, « La gestion de l'anaphore en discours : complexités et enjeux », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 72 | 2019, mis en ligne le 26 juin 2019, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/5368> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.5368>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

Tous droits réservés

La gestion de l'anaphore en discours : complexités et enjeux

Laure Gardelle, Caroline Rossi et Laurence Vincent-Durroux

1. Définition linguistique de l'anaphore

1.1. Première approche : de la rhétorique au discours

- 1 A l'origine, l'anaphore, du grec « porter en arrière », est un procédé rhétorique, défini ainsi par le TLFi (entrée « anaphore ») : « Procédé visant à un effet de symétrie, d'insistance, etc., par répétition d'un même mot ou groupe de mots au début de plusieurs phrases ou propositions successives. » Par extension, le terme a été appliqué à la grammaire ; il reste de l'idée de répétition celle d'une mise en relation entre deux éléments linguistiques. Ainsi dans les deux définitions suivantes, l'une d'une grammaire de référence, l'autre d'un spécialiste de l'anaphore en linguistique générale :

L'anaphore se définit traditionnellement comme toute reprise d'un élément antérieur dans un texte. (Riegel *et al*, 1994: 610)

In contemporary linguistics, [the term 'anaphora'] is commonly used to refer to a relation between two linguistic elements, wherein the interpretation of one (called an anaphor) is in some way determined by the interpretation of the other (called an antecedent). (Huang, 2000 : 1 ; 2006 : 18)

- 2 La relation entre anaphorique et antécédent est asymétrique. Ainsi, dans *Un suremballage ne doit pas contenir de marchandises dangereuses réagissant dangereusement entre elles*, la référence de *elles* ne peut être comprise que par la présence de la première mention de *de marchandises dangereuses*, son antécédent. L'antécédent, lui, n'a pas besoin d'anaphorique pour être interprété. L'anaphore apparaît par ailleurs dans ces définitions comme une relation à deux termes seulement ; lorsqu'il y a plus de maillons, il y a *chaîne anaphorique*, mais chaque maillon constitue un antécédent pour le suivant (Huddleston & Pullum, 2002 : 1457). Cela permet de prendre en compte les référents

évolutifs, ainsi dans une recette de cuisine comme dans [1] ci-dessous, où *a little* donne accès aux épinards après les différentes étapes de préparation.

[1] (Huddleston & Pullum, 2002 : 1457) Wash a bunch of fresh spinach well and then shred it finely. Sauté it in a little butter until it is wilted, drain __, then put a little into each ramekin.

- 3 En grammaire et plus largement en linguistique, l'anaphore connaît deux grandes pistes d'étude. Dans l'approche générative de la Théorie du Liage, elle est envisagée comme un phénomène syntaxique qui contraint la mise en relation entre deux segments au sein des phrases (propositions) – les autres cas relèvent de l'analyse du discours, et se situent donc hors champ. Par exemple, la phrase *Jean pense que Jean est idiot*, chez un locuteur classique, ne permet pas d'interpréter les deux occurrences de *Jean* comme étant co-référentielles. Les contraintes d'interprétation sont expliquées par la notion de liage, qui fait elle-même appel à celle de c-commande (Reinhart, 1976 ; 1981). En quelques mots, la Théorie du Liage définit trois types d'expressions :
- 4 - les « anaphoriques » (*anaphors*, entendus dans le sens restreint de pronoms liés : réfléchis, réciproques liés)
 - les « pronoms » (*pronominals*, c'est-à-dire les pronoms, dont les possessifs, non liés)
 - les « expressions R » (*R-expressions*, c'est-à-dire des groupes nominaux ; R signifie *referential*).
- 5 Les contraintes syntaxiques sur la co-référence sont établies ainsi : les anaphoriques doivent être liés par leur antécédent dans leur domaine local ; les pronoms doivent être libres dans leur domaine local, mais peuvent être liés hors de leur domaine local ; les expressions R doivent être libres dans tous les domaines.¹ Dans l'exemple ci-dessus, le second *Jean*, étant une expression R, ne peut être co-référentiel avec le premier parce que devant être libre, il ne peut être co-indexé à ce premier SN (pour plus de détails, voir par exemple Haegeman & Guéron, 1999 : 362-383 ou Sportiche *et al.*, 2014 : 157-186). On le voit, la Théorie du Liage s'intéresse surtout aux pronoms, dans des contextes de co-référence (et contextes voisins, comme les variables liées, voir *infra*).
- 6 L'autre grande piste d'étude est celle du discours. L'anaphore discursive se distingue de l'anaphore syntaxique en ce qu'elle ne présente pas les contraintes de c-commande sur l'interprétation ; Reinhart la classe donc comme « anaphore libre » (Zribi-Hertz, 1996 : 92). Elle met plutôt en jeu des paramètres cognitifs ou pragmatiques, sur lesquels on reviendra plus bas.
- 7 Cela dit, les deux types se rejoignent en partie. C'est ce qu'ont montré, par exemple, des études sur les pronoms réfléchis en anglais. D'une part, ces pronoms font apparaître des limites à la règle de c-commande. Ainsi, un réfléchi n'est qu'optionnel dans un groupe prépositionnel qui dénote une localisation spatiale si le pronom est c-commandé (*She saw a spider near her/herself*), et est impossible si le verbe impose une lecture co-référentielle avec le sujet (*She looked about/around her*) (Huddleston & Pullum, 2002 : 1492). D'autre part, une approche unifiée des réfléchis (anaphoriques et non anaphoriques, logophoriques et emphatiques) paraît mieux rendre compte de leur contribution linguistique : ils marquent dans tous les cas la co-référence, la subjectivité ou la comparaison (ainsi, *a picture of herself* implique une focalisation interne, à la différence de *a picture of her*) (Cohen, 2011), parce que *self* attire l'attention sur l'individu.

1.2. Typologie des anaphores

- 8 Dans les exemples cités ci-dessus, l'antécédent se trouve avant l'anaphorique ; c'est le cas par défaut, mais parfois, il se trouve après, ainsi dans l'énoncé *Lorsqu'elles sont fraîchement cueillies, les pommes Golden Delicious sont fermes*. Nommé généralement *cataphore*, et alors opposé à l'anaphore, le phénomène est considéré par d'autres linguistes comme un cas marqué d'anaphore ; ainsi Lyons (1977 : 661) lui donne le nom de "*anticipatory anaphora*" (*anaphore anticipante*, qui s'oppose à l'*anaphore rétrospective*, ou *backward-looking anaphora*). Les deux phénomènes ne sont malgré tout pas symétriques, présentant des caractéristiques et contraintes différentes (Kesik, 1989). Le présent volume se concentre sur les cas d'anaphore au sens étroit du terme, à l'exclusion de la cataphore.
- 9 Les cas d'anaphore les plus étudiés sont les anaphores nominales, par opposition aux anaphores verbales, qui elles, sont surtout prises en compte dans les approches générativistes (ellipse post-auxiliaire, anaphore *do X*, orphelins par exemple). C'est au domaine nominal qu'est consacré ce volume. Là, le cas prototypique d'anaphore est l'anaphore co-référentielle, dans laquelle antécédent et anaphorique désignent le même référent. On distingue alors l'anaphore fidèle, où le nom tête est identique dans les deux segments, de l'anaphore infidèle, qui concerne les autres cas. Mais l'anaphore co-référentielle est loin d'être le seul type. Citons ainsi :
 - 10 - les anaphoriques qui n'ont pour antécédent qu'un nom (les vrais pro-noms) ; ainsi, en anglais, *the bigger bag... the smaller one*.
 - 11 - les pronoms (et déterminants possessifs) en lecture de variable liée par un quantifieur, ainsi dans *Toutes les voitures ont eu leur rétroviseur cassé* : *leur* ne s'applique pas au groupe désigné par *toutes les voitures*, mais à chacun de ces véhicules (pour chaque voiture *x*, le rétroviseur de *x* a été cassé). L'anaphorique co-varie donc avec chaque voiture, et est lié par l'antécédent *toutes les voitures*.
 - 12 - les pronoms de type E (E pour « existentiel ») (Evans, 1980), comme dans *Peu de collègues sont venus, mais ils se sont bien amusés* : l'énoncé ressemble à première vue aux cas de variable liée, mais ce sont tous les collègues présents, et pas *peu* d'entre eux, qui se sont bien amusés. *Ils* n'est donc pas lié par le quantifieur. D'ailleurs, substituer *aucun* à *peu* ne permet pas d'interpréter la seconde partie de l'énoncé comme *aucun collègue ne s'est bien amusé* (à la différence de *Aucune voiture n'a eu son rétroviseur cassé*).
 - 13 - les pronoms des phrases *paycheck*, du nom de cet exemple de Karttunen (1969) : *The man who gives his paycheck to his wife is wiser than the man who gives it to his mistress*. Il n'y a pas de quantifieur ici, mais les deux segments ne sont pas co-référentiels parce qu'il est question de scénarios parallèles : *it* ne désigne pas le chéquier du premier homme, mais celui du second.
 - 14 - hors des pronoms et nettement moins proches des anaphores co-référentielles, les anaphores indirectes : les plus connues sont les anaphores associatives, par lesquelles l'antécédent active un élément du cadre ou du scénario (au sens cognitif) qui lui est typiquement associé, et permet donc une référence à cet élément par un anaphorique.² Ainsi : *Grignon demande alors à Chapelain de lui servir de guide jusqu'au village voisin de La Flocelière*. *Le maire, espérant limiter les violences, propose...* Tout village dispose d'un maire ; la seule mention d'un village suffit donc à rendre actif cet autre référent. Mais il existe également les anaphores avec *ils* grégaire ou collectif, ainsi *Paul a été à l'hôpital ; ils l'ont*

soigné énergiquement (cité par Kleiber, 2001 : 49) ; les pluriels génériques textuels indirects, ainsi *Paul a acheté une Toyota parce qu'elles sont robustes* (cité par Kleiber, 2001 : 49) ; et des anaphores indirectes autres, ainsi :

[2] (cité par Schwartz-Friesel, 2007 : 10 ; Hörzu, 19.4.1996 : 17) *Nachts stürzt ein Mann auf die Polizeiwache und berichtet erregt, daß er soeben im Dunkeln an seiner Gartenpforte niedergeschlagen worden sei. Ein Polizist wird beauftragt, am Ort des Überfalls Spuren zu sichern. Kurz darauf kommt er mit einer Riesenbeule am Kopf zurück: 'Ich habe den Fall aufgeklärt.' 'Bravo', sagt sein Chef, 'und wie?' 'Ich bin auch auf die Harke getreten !'* (notre traduction : Un soir, un homme entre en courant dans le poste de police et dit aux policiers qu'il vient de se faire assommer dans son jardin. L'un des policiers est mandaté pour se rendre sur les lieux et chercher des indices. Peu après, il revient avec une énorme bosse sur la tête, et dit : « J'ai résolu le cas. » « Bravo », répond son chef, « et comment avez-vous fait ? » « J'ai moi aussi marché sur le râteau. »)

- 15 Un tel énoncé nécessite une série d'inférences complexes, déclenchée par *auch* (moi aussi) : il n'y a jamais eu d'attaque / l'homme, tout comme le policier, a marché sur un râteau qu'on ne pouvait pas voir dans l'obscurité (Schwartz-Friesel, 2007 : 10).
- 16 Cette typologie des anaphores fait apparaître une complexité de la relation anaphorique, qui va bien au-delà d'une relation simple entre deux segments de texte. C'est ce que l'on examine à présent.

2. Complexités de la relation anaphorique

- 17 Malgré la simplicité apparente des définitions données au début de ce chapitre, la relation anaphorique s'avère d'une très grande complexité à tous les stades de sa description : l'antécédent, la relation à l'anaphorique, et la sélection de l'anaphorique. Un nombre considérable de recherches ont été menées ces trente dernières années, et ont permis de comprendre certains mécanismes ; tous ne sont cependant pas modélisés à l'heure actuelle, et les conclusions divergent parfois. En voici un panorama synthétique, arrière-plan indispensable pour comprendre les enjeux présentés par les articles du présent numéro.

2.1. Complexité de la notion d'antécédent

- 18 Dans les approches dites traditionnelles de l'anaphore, le processus qui permet d'interpréter l'anaphorique est décrit comme une mise en relation avec l'expression antécédent, clairement délimitable, qui « sature » l'anaphorique en lui transmettant ses propriétés lexico-sémantiques (Apothéloz, 1995 : 310 ; Cornish, 1999 : 41). Mais les études plus récentes, qu'Apothéloz qualifie de « conception mentaliste » de l'anaphore, ont montré que la relation anaphorique ne consistait pas en un retour en arrière dans le discours, et qu'elle impliquait bien plus que les segments antécédent et anaphorique (ibid.). Cornish (1999: 44) décrit ainsi l'interprétation du pronom *it* dans l'énoncé *Joe ate an apple last night, but it was much too acid for his liking*:
- 19 - dans un premier temps, l'antécédent *an apple* introduit le référent dans le discours, dans le contexte de la proposition dans laquelle il se trouve ; l'image mentale est ainsi celle de la pomme mangée, ou en train d'être mangée, par Joe ;
- 20 - puis *it* donne accès au référent dans la représentation mentale à un stade ultérieur du discours. Cette représentation intègre les informations données en amont, mais aussi

celles données par le reste de la proposition. Ici, parler du goût (*acid*) véhicule une représentation de la pomme en train d'être mangée, ou terminée ; *it was red and shiny* aurait plutôt représenté la pomme, temporairement, avant qu'elle soit mangée.

- 21 En d'autres termes, le segment *antécédent* n'est en fait qu'un déclencheur d'antécédent ("*antecedent trigger*"), ce que Reichler-Béguelin (1993) nomme un « introducteur textuel », et on devrait plutôt appeler antécédent la représentation mentale de l'entité de discours ("*mentally represented discourse entity*") :

The antecedent trigger introduces an entity into the discourse via its predicational and utterance context, and an anaphor of a particular type and form accesses that mentally represented discourse entity at a later point in the discourse, adding to this representation further properties resulting from the processing of the anaphoric clause as a whole. (Cornish, 1999 : 44)

- 22 Les cas de segments co-référents bien identifiables ne sont donc que les cas les plus prototypiques de la relation anaphorique. Les segments antécédents ne sont pas toujours délimitables, ainsi dans des cas d'anaphore indirecte tels que dans [3] :

[3] (forum de voitures, <http://www.supraforums.com>, 2003)
 [Mackenzie71:] "*Running warm... need advice.*"
 [Shawndude:] "*How old is your radiator? I've chased overheating problems for months, and in the end it was nothing more than an old corroded radiator. Haven't had a problem since I replaced it (like 6 years ago).*"

- 23 Plutôt qu'une relation terme (anaphorique) à terme (antécédent), comme le suggère une définition telle que donnée en 1.1 plus haut, l'anaphore met en relation une expression anaphorique et un élément de la représentation mentale introduit par le discours.

2.2. Complexité du mécanisme d'introduction du référent

- 24 Dans les exemples cités jusqu'ici, l'anaphore se caractérise comme un phénomène textuel : c'est un segment de discours qui introduit le référent dans la représentation mentale. Il n'y a de là qu'un pas pour considérer que l'anaphore est endophorique, intérieure au discours, tandis que la deixis, qui consiste prototypiquement à désigner un élément dans la situation d'énonciation à l'aide d'un geste, s'appuie sur l'extralinguistique. La réalité est en fait plus complexe, si bien que les limites entre anaphore et deixis ne font pas l'unanimité.
- 25 Tout d'abord, les descriptions des anaphores établissent depuis les années 1970 l'existence d'anaphores exophoriques, dites *anaphores sans antécédent* ; ainsi dans [4] ci-dessous :

[4] (en apercevant quelqu'un) *He appears very upset.* (cité par Carlson, 2006 : 1)

- 26 *He* est considéré comme anaphorique parce qu'il présuppose un haut degré de saillance du référent dans la représentation mentale du locuteur (Cornish, 1999 : 146). Pour les références aux inanimés en français, le genre du pronom implique d'ailleurs une catégorisation préalable par un nom, même si celui-ci n'a pas été produit en discours. Lors d'un déménagement, pour qu'un locuteur qui aide à porter une table produise *On la met où ?*, il faut qu'il ait catégorisé le meuble comme table, même si ce nom n'a pas été effectivement produit (Kleiber, 2001 : 33 ; voir aussi Cornish, 1996 : 32).

- 27 Certains linguistes proposent d'aller plus loin : ils considèrent que si l'antécédent est un élément de la représentation mentale, l'anaphore doit être étendue à tout cas qui présente une *saillance préalable* du référent, même si celui-ci n'a pas été introduit par le discours. L'anaphore continue de s'opposer à la deixis, qui à l'inverse, a pour vocation d'introduire un nouvel élément (Kleiber, 2001 : 29). Ce type d'approche est qualifié d'anaphore « cognitive » (par opposition à « textuelle ») par Charaudeau et Maingueneau (2002 : 47), « mémorielle » par Kleiber (2001 : 28) ou encore « pragmatique » par Carlson (2006 : 1) ou Allan (2009 : 464). Il conduit à considérer comme anaphores des cas traditionnellement analysés comme de la deixis, ainsi dans [5] :

[5] (en reprenant son manteau des mains de l'employé d'un vestiaire) *This is torn !* (cité par Allan, 2009 : 464)

- 28 Une dernière source de complexité concerne les démonstratifs. Là où un certain nombre de linguistes considèrent qu'en présence d'un antécédent textuel, il y a anaphore, Cornish (2010 ; 1999) propose d'y voir une combinaison d'anaphore et de deixis, et les qualifie, à la suite d'Ehlich (1982), de cas d'« anadeixis ». L'anaphore pure concernerait donc plutôt les SN définis et les pronoms. Cornish (2010 : §20-21) définit ainsi ce métissage :

(gras présent dans l'original) L'« anadeixis » correspond au type de référence indexicale qui combine les procédures anaphorique et déictique à des degrés différents. Autrement dit, les expressions indexicales qui la réalisent sont **anaphoriques** dans la mesure où leur référent est déjà (potentiellement du moins) présent dans la représentation discursive supposée partagée par locuteur et allocutaire au moment de son emploi ; et ce référent est récupéré par ce biais. Cependant, ce référent est moins que hautement saillant au moment du renvoi, à la différence de la situation qui prévaut avec l'anaphore canonique (il est relativement peu saillant par rapport à d'autres référents qui viennent d'être évoqués). En même temps, une référence anadéictique est **déictique** dans la mesure où le locuteur a recours au contexte d'énonciation afin de réorienter l'attention de son allocutaire vers un référent qui, bien que potentiellement disponible au sein du contexte discursif au moment de l'énonciation, n'est pas celui auquel on s'attendrait pour une référence ultérieure à ce moment-là du discours.

- 29 Mais elle n'est pas **canoniquement** déictique, au sens où il n'y a aucun référent totalement nouveau qui est ainsi introduit dans le discours, et où tous les paramètres énonciatifs ne sont pas modifiés suite à cette référence.
- 30 L'anadeixis est déclinée selon trois types :
- 31 - l'anadeixis « stricte » : les démonstratifs en usage anaphorique, ainsi : « Âgé de 19 ans, Adrien [...] arrive à Paris chez son père, Clément (Jean-Pierre Léaud), qu'il n'a pas vu depuis quatre ans. Ce père est un être immature, qui se raccroche à sa jeunesse perdue [...] » (cité par Cornish, 2010 : §23) ;
- 32 - l'anadeixis « de reconnaissance/de rappel » : lorsque le démonstratif demande de mobiliser un référent dans les connaissances partagées : (publicité pour une entreprise de pompes funèbres) « Notre métier est de vous aider dans ces moments-là » (cité par Cornish, 2010 : §26) ;
- 33 - l'anadeixis « de discours » : Cornish (1999 : 21) y classe les cas de cataphore, et ceux traditionnellement qualifiés d'anaphores résomptives, ainsi : « Le film commence lorsqu'elle [Bess, interprétée par Emily Watson] demande aux « sages » la permission

d'épouser Jan, un homme qui n'est pas du village. Cette transgression est la première d'une longue liste à venir [...] » (cité par Cornish, 2010 : §35).

- 34 L'anadeixis de discours est à distinguer de la deixis textuelle, qui consiste à faire référence à un ou des terme(s) déjà mentionnés, plutôt qu'à ce qu'ils désignent. Lyons (1977 : 667) donne ainsi l'exemple suivant : "*That's a rhinoceros. - A what ? Spell it for me.*"
- 35 Le présent volume n'entrera pas dans ces considérations théoriques quant aux limites du concept d'anaphore. Les auteurs ont retenu une conception textuelle, endophorique, de l'anaphore, à la suite de Kleiber (2001), qui fait apparaître des spécificités par rapport aux cas sans introducteur textuel (pour plus de détails, voir Kleiber, 2001 : 28-40).

2.3. Complexité des paramètres de sélection des anaphoriques

- 36 Une fois le référent (ou élément non référentiel) introduit dans la représentation mentale, une fois le principe d'une procédure anaphorique choisi, comment sélectionne-t-on l'anaphorique en contexte (SN démonstratif, SN défini, pronom démonstratif, pronom personnel, autre) ? Une réponse naïve pourrait être : celui qui permet d'identifier le bon élément. Mais une telle réponse est très insuffisante ; par exemple, dans un nombre non négligeable de cas, deux formes anaphoriques conviendraient tout à fait ; ainsi dans [6] :

[6] Disparu depuis 28 ans, le *Portrait de Mme Ackermann*, peint par Marcellin Desboutsin en 1886, vient d'être restitué au Musée Anne de Beaujeu de Moulins (Allier). Le tableau dérobé a refait surface d'une étrange manière alors que l'institution préparait une rétrospective sur l'artiste bourbonnais. (/ Il a refait surface...) (*Le Figaro*, chapeau de l'article « Auvergne : un tableau volé en 1989 retrouvé par petite annonce », 01/09/2017)

- 37 L'opération de sélection des anaphoriques est en réalité le fruit de l'interaction de plusieurs paramètres (au moins cinq), dont l'étude est l'un des grands enjeux des recherches les plus récentes sur l'anaphore.
- 38 Le premier paramètre auquel on pense est bien sûr celui de la **forme linguistique** : chaque opérateur apporte un sens procédural, chaque élément lexical véhicule son contenu notionnel. Les valeurs des opérateurs ont été très étudiées, dans diverses langues ; pour le français, on peut citer par exemple Corblin (1987) ou Guillot (2006).
- 39 Un deuxième paramètre, bien établi lui aussi aujourd'hui, est celui du **statut cognitif** de l'élément désigné dans la représentation mentale. Ce facteur d'influence a fait l'objet de deux grandes modélisations théoriques, dans les années 1980-90 : l'Échelle des marqueurs d'accessibilité ("*Accessibility marking scale*") d'Ariel (1990 ; 1996 notamment), et la Hiérarchie du Donné ("*Givenness Hierarchy*") de Gundel *et al.* (1993). Dans le modèle d'Ariel (extrait ci-dessous), les formes linguistiques correspondent à des degrés plus ou moins élevés d'accessibilité du référent, et signalent cela. Plus on va à droite de l'Échelle, plus les marqueurs signalent un faible degré d'accessibilité de l'élément désigné. À chaque forme ne correspond pas un degré donné ; l'Échelle est continue, et les degrés se comprennent de manière relative, par comparaison aux autres formes (Ariel, 1990 : 33).

Échelle de marqueurs d'accessibilité d'Ariel :

« zéro < réfléchis < marqueurs d'accord < pronoms clitiques < pronoms inaccentués
< pronoms accentués < pronoms accentués + geste < démonstratif proximal (+ SN) <

démonstratif distal (+ SN) < démonstratif proximal (+ SN) + modifieur < démonstratif distal (+ SN) + modifieur < prénom < nom de famille < description définie courte < description définie longue < prénom et nom < prénom et nom + modifieur »

- 40 Certains facteurs peuvent affecter (il s'agit de tendances seulement) le degré d'accessibilité d'un référent (Ariel, 1990 : 29) : la distance par rapport à l'antécédent, la présence de frontières textuelles (ainsi un changement de paragraphe, qui favorise une reprise avec SN plutôt qu'un pronom personnel, même en l'absence d'ambiguïté), un changement de cadre, la concurrence avec d'autres référents possibles, et la saillance (topique ou non).
- 41 Si le principe d'un lien entre statut cognitif et forme linguistique de l'anaphorique est bien admis, l'approche d'Ariel ne fonctionne pas totalement parce qu'elle considère que seul le degré d'accessibilité motive le choix de la forme : *"the choice of a referring expression is dependent on the Accessibility status the mental representation of the referent is assumed to have for the addressee at the current stage of the discourse"* (Ariel, 1990 : 69). Or il n'est pas rare de pouvoir remplacer un SN démonstratif par un défini (Maes, 1996 : 61), voire un pronom personnel par une description définie, alors que les deux formes sont très éloignées l'une de l'autre dans l'Échelle. Un système plus souple, qui indique des contraintes minimales de statut cognitif, mais prédit la possibilité de modulations en fonction d'autres critères que le statut cognitif, est proposé par Gundel *et al.* (1993) :

Figure 1 : Hiérarchie du Donné de Gundel *et al.* (1993 : 275)

au premier plan >	activé >	connu >	identifiable >	référentiel >	identifiable
(<i>'in focus'</i>)		(<i>'familiar'</i>)	comme unique		comme type
<i>it</i>	<i>this/that</i> pron <i>this</i> + N	<i>that</i> + N	<i>the</i> + N	<i>this</i> indéfini + N	<i>a</i> + N

- 42 Il serait trop long ici de détailler les contraintes associées à chaque statut cognitif (voir Gundel *et al.*, 1993 : 277-280) ; c'est plutôt le principe que l'on retiendra. Chaque statut cognitif (de plus en plus contraignant au fur et à mesure que l'on va vers la gauche : chacun intègre tous ceux qui sont à sa droite, et ajoute une caractéristique) constitue un *trait nécessaire* minimal pour la ou les forme(s) indiquée(s) dessous. La forme est celle privilégiée pour le statut indiqué, mais peut s'utiliser aussi pour tout statut à gauche de celui-ci. *The* + N est ainsi possible pour un référent au premier plan. Parce qu'il existe un statut privilégié pour une forme donnée, l'utilisation d'une autre forme pour ce statut n'est pas un hasard en contexte : elle mène à des inférences complémentaires. Ainsi, *the animal* préféré à *it* pour un animal topique sans ambiguïté de référence implique généralement que le rappel de la classe *animal* est important dans le contexte.
- 43 Cette remarque conduit au troisième paramètre à l'œuvre dans la sélection des formes anaphoriques : la **pertinence** des informations en contexte. Ce critère concerne les informations lexicales. Dans les schémas SN (antécédent) / SN (anaphorique), si la configuration la plus fréquente est une reprise allégée (nom hyperonymique, perte d'adjectifs, par exemple), la pertinence en contexte peut amener à ajouter des informations, à l'écrit au moins (Gardelle, 2013). Ainsi dans l'énoncé [7] :

[7] *A brilliant young rogue trader, who spun an elaborate web of fake transactions from his desk, has cost France's second-biggest bank € 4.9bn (£ 3.7bn) in what appears to be the largest-ever fraud by a single trader.*

Société Générale was last night struggling to shore up confidence in the banking system after the huge fraud was conducted undetected by the junior trader at its headquarters. (Deux premiers paragraphes d'un article du Guardian, 25/01/2008 – cité par Gardelle, 2013 : 154)

- 44 Dans les anaphoriques, *the fraud* et *the trader* auraient suffi ; mais l'ajout de *huge* et *junior*, qui font inférer que ces informations sont pertinentes (selon le principe de Pertinence mis au jour par Sperber & Wilson, 1986), souligne le contraste entre la position du trader (en bas de l'échelle) et la fraude (placée très haut sur l'échelle des fraudes). L'effet produit est celui d'un scandale hors du commun, incroyable.
- 45 Des études récentes sur les chaînes de référence ont mis au jour un quatrième paramètre potentiel : le **genre discursif**. L'influence exacte des genres est encore en partie méconnue, et n'a pas été (à notre connaissance) spécifiquement étudiée pour l'anaphore, mais il est établi aujourd'hui que certains genres au moins contraignent, par les conventions de mise en discours qui leur sont associées, les préférences d'anaphoriques. Considérons par exemple les pronoms personnels : dans les textes juridiques anglo-normands, le pronom anaphorique est minoritaire pour désigner la partie adverse, bien que le référent soit saillant. C'est le nom propre (qui lui, n'est pas anaphorique) qui est répété, car sa rigidité désignationnelle participe des conventions du genre (Capin, 2014 : 73). Ce champ d'étude est trop récent pour permettre des conclusions générales, mais les recherches montrent toute la complexité des critères de sélection des anaphoriques.
- 46 Enfin, des recherches (récentes là encore) mettent en avant l'importance des **ajustements entre locuteur et allocataire(s)** en contexte : le discours étant communication (interaction réelle ou discours simplement destiné à être lu ou entendu), l'anaphore apparaît comme « un processus de (co)construction de représentations mentales » (Fossard, 2012). Une telle conception était absente des premières descriptions, puisque la grammaire générative est une linguistique formelle, et elle ne trouve guère sa place dans les définitions brèves (cf. celles données au début du chapitre), qui pourraient finalement donner à penser que l'anaphore est un procédé un peu extérieur aux locuteurs, un peu mécanique. Les approches cognitives et psycholinguistiques ont infléchi ce regard, mettant soit le locuteur, soit le récepteur respectivement, au cœur. Pour les approches cognitives, on lit ainsi dès les premières pages de l'ouvrage de Cornish (1999) :
- Deixis and anaphora [are] discourse-management procedures, enabling speaker and addressee to coordinate their attention focus as each new clause is produced and interpreted: the deictic use of indexical expressions serves to draw the addressee's attention to some new object of discourse, or to some new aspect of an already established object of discourse, in order for the speaker to predicate some new information of it; and the anaphoric use of such expressions acts as an instruction to maintain the attention focus existing immediately prior to the indexical reference at hand. (Cornish, 1999 : 5)
- 47 Comme le montre cet extrait, l'accent est mis sur le locuteur, plus exactement sur les conditions cognitives et linguistiques nécessaires pour qu'il donne des instructions suffisantes à l'allocataire. Celles-ci sont étudiées de manière généralisante : comme l'a montré le panorama plus haut, il s'agit d'établir les préférences cognitives

conventionnelles (cf. modélisations d'Ariel ou Gundel *et al.*) et les opérations linguistiques invariantes véhiculées par les formes dans une langue donnée.

- 48 Un certain nombre d'études psycholinguistiques, à l'inverse, sont surtout centrées sur la réception, c'est-à-dire sur les mécanismes mis en œuvre pour comprendre un énoncé qui contient des anaphoriques. C'est le cas notamment des nombreuses expériences qui utilisent les systèmes de poursuite de l'œil (*eye trackers*) – voir par exemple Nicol et Swinney (2003). Des études ont également montré l'importance des considérations pragmatiques, au-delà des données syntaxiques, dans l'interprétation des anaphoriques. Ainsi dans l'énoncé [8] ci-dessous, où *she* est interprété comme référant à Jennifer sur la base des informations données dans la phrase précédente.

[8] *Jennifer showed Carole the new equipment. She trained her to use it.* (emprunté à Emmott, 2015 : 242)

- 49 Si les études avaient tendance à se concentrer soit sur la production, soit sur la réception, un certain nombre de recherches récentes, elles, prennent véritablement en compte la co-construction comme point d'entrée dans l'étude de l'anaphore ; il s'agit de travaux centrés sur l'interaction, chez des adultes natifs ou dans le domaine de l'acquisition des langues maternelles ou étrangères. Ce que montrent ces études, c'est l'importance de la collaboration dans les situations d'interaction. Pour citer un exemple, Salazar-Orvig et Grossen (2010) montrent comment dans un entretien clinique (énoncé [9] ci-dessous), le psychiatre ne se contente pas de marquer sa compréhension du référent lorsqu'il utilise l'anaphorique « ces rêves-là » en fin d'extrait. En résumant les scènes décrites par le nom « rêves » (plutôt que « cauchemars » employé plus haut par la patiente), il marque tout autant sa distanciation par rapport aux propos de la patiente qu'une continuité du discours. La co-construction implique une forme de tension des représentations, liée à l'existence même d'un dialogisme.

[9] Locuteurs : Psychiatre (PSY), Lamia (LAM) patiente

PSY 143 - non ? vous ne rêvez pas ?

LAM 110- j(e) suis comme j(e) suis nerveuse j(e) fais plutôt des cauchemars.

PSY 144 - ah ah comment c'est les cauchemars ?

LAM 111 - ben je rêve que mon père il me tue.

PSY 145 - vous pouvez nous raconter plus précisément un rêve ?

LAM 112 - ouais je rêve que mon père il m'enlève, qu'il m'enlève de la France, qu'il m'emmène en Algérie ++ qu'il me marie de force euh, que j'ai un mari qui me bat ++ que j'ai des enfants +++

PSY 146 - mhm

LAM - ma belle-mère elle me fouette, + des choses comme ça, je vois des serpents des- partout des araignées, des trucs comme ça.

PSY 147 - et depuis depuis longtemps vous faites ces rêves-là ? (Salazar-Orvig & Grossen, 2010 : 7)

- 50 En conclusion, les développements de la linguistique ont été cruciaux pour conduire à une meilleure compréhension de l'anaphore, et surtout, ont montré l'importance d'un renouveau des études sur l'anaphore, procédé extrêmement complexe et encore en partie méconnu. À quoi sert une meilleure compréhension de l'anaphore ? D'abord, il s'agit d'un des mécanismes cognitifs les plus fondamentaux du langage ; ne parvenant guère jusqu'à la mémoire consciente, le plus souvent (qui se souvient de tel pronom, ou de tel SN, utilisé par lui-même ou par un autre ?), l'anaphore est pourtant essentielle à

la structuration du discours. Hautement grammaticalisée à l'intérieur d'un domaine de c-commande, elle constitue ailleurs un mécanisme discursif, en partie conventionnalisé (à telle forme correspond tel type de statut cognitif ; un début de paragraphe dans la presse privilégie un SN à un pronom ; etc.), mais moins contraint. Dans tous les cas, sans l'anaphore, il n'y aurait pas de discours, car l'expression du défini est majoritairement anaphorique. Prenons par exemple l'incipit du *Petit Prince* de Saint-Exupéry :

[10] Lorsque j'avais six ans j'ai vu, une fois, une magnifique image, dans un livre sur la Forêt Vierge qui s'appelait « Histoires vécues ». Ça représentait un serpent boa qui avalait un fauve. Voilà la copie du dessin.

- 51 Une fois posée l'existence de l'image par un SN indéfini (*une magnifique image*), il est tout simplement impossible d'y faire référence sans anaphore : un second indéfini ne pourrait pas être co-référentiel, puisque l'image est à présent identifiée ; un nom propre est impossible ; un SN défini par l'expansion à droite du nom ferait apparaître un anaphorique dans l'expansion (par exemple *l'image que j'évoque*, *l'image de ce livre*). Il en va de même pour les autres référents.
- 52 Au-delà de cet objectif théorique, mieux comprendre l'anaphore présente des enjeux concrets. C'est un lieu crucial du pouvoir : comme l'a montré l'exemple de l'entretien clinique, elle est un lieu privilégié de construction des représentations. Une meilleure compréhension des mécanismes permettra également de contribuer au développement d'un discours authentique et d'une communication efficace chez les apprenants ; de comprendre certains fonctionnements du discours qui sont hors de la norme, ainsi chez des personnes nées sourdes profondes et appareillées dans leur jeune enfance, ou encore, chez des personnes atteintes de troubles du langage, et par conséquent de contribuer au mieux à leur bien-être ; enfin, à terme, une meilleure compréhension de l'anaphore aidera à optimiser la production linguistique de robots destinés à interagir avec les humains, ainsi que les systèmes de traduction automatique et autres exploitations du TAL.

3. Présentation des contributions : quels enjeux pour l'anaphore ?

- 53 Le présent volume se fixe pour objectif d'apporter sa modeste contribution à la compréhension fine du procédé anaphorique, en réunissant des linguistes et des psycholinguistes – démarche enrichissante et pourtant rare dans les études existantes. On a pu noter que le panorama présenté ci-dessus ne mentionnait pas certains autres champs qui s'intéressent à l'anaphore. Un grand nombre de travaux sont ainsi consacrés à la détection automatique de la coréférence et d'anaphores associatives dans les systèmes de TAL ; ou encore, les progrès en imagerie médicale permettent aujourd'hui de s'intéresser au fonctionnement neurologique de l'anaphore et à ses corrélats neuronaux. En effet, ce qui a motivé le présent volume, ce sont plutôt d'une part, la prise en compte d'innovations récentes pour la description de la relation anaphorique en discours (une comparaison avec le concept de *chaîne de référence*, par exemple), et d'autre part, l'envie de présenter un échantillon d'études expérimentales novatrices qui mettent l'accent tant sur cette dimension encore méconnue de la co-

construction en interaction, que sur des spécificités liées aux langues et aux genres de discours.

- 54 Les deux premières contributions permettent de renouveler les perspectives théoriques sur l'anaphore, par l'examen en discours du flou référentiel, de l'ambiguïté ou encore de la discordance.
- 55 Marine Delaborde et Frédéric Landragin (ENS, Université Paris 3) consacrent leur étude à des emplois successifs du pronom *on* et à l'identification de leurs référents, particulièrement marqués par un flou référentiel. L'identification de la part anaphorique de *on* en est alors rendue difficile et certains auteurs considèrent même que *on* réactualise sa référence à chaque emploi. L'examen d'un corpus montre toutefois que *on* peut être non autonome et qu'il est possible de caractériser les paramètres intervenant dans la résolution de la référence. L'absence d'une coréférence stricte dans l'analyse de corpus outillés et en traitement automatique des langues (TAL) est une difficulté que M. Delaborde et F. Landragin proposent de traiter par une annotation adaptée de *on*, qui permette d'introduire du flou et se rapproche ainsi des représentations dites *good enough* en compréhension du langage. Des conséquences sont notamment à prévoir sur les méthodes de calcul de l'accord inter-annotateurs relatif à *on* en TAL.
- 56 La question se pose même de savoir si le concept d'anaphore est le plus opérationnel, ou le seul concept opérationnel, pour rendre compte de la co-référence. C'est l'objet de la contribution de Catherine Schnedecker (Université de Strasbourg). C. Schnedecker montre que le concept de chaîne de référence se révèle plus porteur, parce qu'il permet de suivre l'expression référentielle dans sa continuité textuelle ou discursive. Si le concept de chaîne de référence est bien défini (au moins trois maillons co-référentiels), il nécessite encore d'être caractérisé pour sa spécificité, notamment sous l'angle des implications dues à la présence en nombre d'expressions référentielles. Alors que la plupart des travaux conçoivent ces expressions en paradigme, C. Schnedecker les aborde selon une approche « syntagmatisante ». En appuyant son analyse sur des exemples authentiques annotés par les outils créés dans le cadre de l'ANR DEMOCRAT, C. Schnedecker montre que les chaînes de référence sont partiellement tributaires du genre textuel et permettent de relativiser et de résoudre des questions d'ambiguïté et de discordance. Malgré tout, ces conclusions ne signifient pas que l'anaphore est un concept dépassé et inopérant ; il constitue plutôt un type de lien parmi d'autres entre maillons co-référentiels.
- 57 Les deux contributions suivantes mettent l'anaphore à l'épreuve des genres discursifs et étudient son fonctionnement en discours de spécialité, en soulignant les enjeux qui leur sont propres.
- 58 Caroline Peynaud (Université Grenoble Alpes) étudie la co-référence dans des articles de presse traitant d'une thématique suivie : l'équité climatique. L'enjeu y est de recourir aux anaphores de manière à ne pas répéter ce qui peut être considéré comme déjà connu, alors que le texte se doit d'apporter des informations nouvelles. L'étude présentée ici porte sur les anaphores introduites par un article défini et sur les paradigmes désignationnels (« listes de syntagmes fonctionnant en coréférence avec un vocable initial dans un discours donné »), dans des corpus de presse anglophone consacrés à la COP21, à la sortie des États-Unis des Accords de Paris et à la COP23. C. Peynaud montre qu'au fil des articles consacrés à un même thème, la répartition des différents types d'anaphore, qui ont chacun une fonction bien particulière (décrire,

expliquer ou clarifier un événement), indique qu'il y a bien une construction de connaissance supposée dans le temps. Quant aux paradigmes désignationnels, ils remplissent des fonctions de lisibilité et de proximité avec les lecteurs, en construisant un discours attractif.

- 59 Geneviève Bordet (Université Paris-Diderot) traite de l'anaphore dans la forme spécifique de discours qu'est l'*abstract* scientifique. Elle met en évidence la façon dont les opérations de référence contribuent à construire une représentation de la recherche qui y est résumée. Avec l'apparition de bases de données d'*abstracts*, ceux-ci sont désormais souvent autonomes du reste du document ; ce nouveau statut impose l'utilisation récurrente d'occurrences telles que *this [research]*, *this [study]* afin d'assurer l'autonomie du texte tout en l'inscrivant dans un réseau intertextuel. Cette étude, menée sur 400 *abstracts* de thèses rédigés en anglais, permet de mesurer la pertinence de la variation exophore / endophore dans ce type de discours. L'analyse des références à la thèse, plus spécifiquement des noms déterminés par *this* et des positions syntaxiques, permet également d'établir l'existence de caractéristiques propres aux disciplines prises en compte : pour les anthropologues, la thèse est présentée comme un processus de recherche alors que pour les astrophysiciens, elle est présentée comme son produit. La confrontation entre la version anglaise et la version française des *abstracts* met également en évidence des stratégies différentes dans la gestion de l'anaphore par un même auteur.
- 60 Le point de départ des deux contributions suivantes est également le repérage de particularités au sein d'un genre discursif, mais à la différence des précédentes, elles s'intéressent surtout aux dimensions historiques et diachroniques du déploiement de l'anaphore.
- 61 Denise Malrieu (Université Paris Nanterre) analyse le discours représenté dans un corpus de contes du XVII^{ème} siècle. Elle s'intéresse aux chaînes référentielles attribuables aux locuteurs dans des textes de Perrault et de Mme d'Aulnoy. A partir du repérage, dans le corpus de Mme d'Aulnoy, de problèmes d'accessibilité de la référence pour les actants de l'incise de *dire* de discours direct, elle se propose d'évaluer la fréquence des références anaphoriques des locuteurs et leur distance à la référence pleine. L'analyse porte sur l'ensemble des discours représentés (DR), incisives et segments introducteurs de DR du corpus, et propose une typologie des règles d'accessibilité du référent du sujet anaphorique au sein du segment introducteur ou de l'incise. Les conclusions permettent de poser les jalons d'une grammaire locale et différentielle des chaînes de référence, susceptible de rendre compte des problèmes d'accessibilité observés, et de permettre le traitement automatique de la référenciation des actants de l'incise.
- 62 Mathieu Goux et Nathalie Rossi - Gensane (Université Lumière Lyon 2) étudient les anaphores et référents évolutifs dans un corpus de recettes de cuisine issues de recueils édités entre le XVII^{ème} et le XXI^{ème} siècle. Après avoir sélectionné dans ces recueils un ensemble de recettes semblables (c'est-à-dire au sein desquelles les mêmes ingrédients subissent les mêmes transformations), les auteurs analysent les chaînes de référence et mettent en évidence des différences liées à l'époque et à la structuration des recettes. Ils montrent l'apparition, à partir du XIX^{ème} siècle, de modes de structuration en paragraphes ou listes numérotées qui segmentent les textes différemment, et s'accompagnent de chaînes de références distinctes à chaque étape de la recette. Les recettes de la première période étudiée se caractérisent quant à elles par des chaînes

beaucoup plus étendues, ainsi que par un usage plus souple des constructions détachées.

- 63 Le dernier ensemble de contributions concerne l'acquisition et le traitement des anaphores en langue maternelle ou seconde. Elles montrent, à partir de données variées, que les anaphoriques sont une acquisition tardive et posent de nombreux problèmes, même chez les locuteurs avancés d'une langue seconde. Les difficultés analysées dans ces contributions permettent en particulier de mieux situer la gestion de l'anaphore au plan des opérations cognitives qu'elle implique.
- 64 Caroline David, Cécile Poussard (Université Paul-Valéry - Montpellier 3) et Laurence Vincent-Durroux (Université Grenoble Alpes) s'intéressent à la gestion des anaphores en interaction exolingue, chez des francophones apprenant l'anglais, et cherchent à en identifier les spécificités ainsi que les difficultés pour ces locuteurs. Les analyses mettent en évidence deux types de ruptures de la chaîne anaphorique (distinguées en fonction de la résolution ou non de l'ambiguïté ainsi créée) et quatre hypothèses sont avancées pour en rendre compte. Celles-ci portent sur la complexité des dimensions fonctionnelles que met en jeu la gestion de l'anaphore en discours, mais aussi sur l'impact du dispositif (les entretiens portent sur deux extraits de films visionnés au préalable) et la préférence pour un traitement cognitif de bas niveau chez ces locuteurs non natifs de l'anglais.
- 65 Camille Debras (Université Paris Nanterre) et Pauline Beaupoil - Hourdel (Sorbonne Université) s'interrogent sur le rôle des gestes co-verbaux dans la construction de chaînes de référence. Les analyses portent sur un corpus d'interactions en tandem, c'est-à-dire à nouveau sur des interactions exolingues réunissant francophones et anglophones, dans lesquelles les locuteurs utilisent tour à tour langue maternelle et langue seconde. Dans ce contexte, les auteures ciblent les reprises gestuelles, par lesquelles s'élabore la cohésion discursive. Elles montrent que ces reprises ont des formes variées, pouvant correspondre à l'expansion ou à la réduction du geste repris, et qu'elles sont au cœur de la construction multimodale des chaînes de référence en interaction.
- 66 Thomas Gaillat (*Insight Centre for Data Analytics*, NUI Galway, Irlande) s'appuie quant à lui sur des corpus écrits : il confronte les productions écrites d'apprenants de l'anglais de langue maternelle espagnole à un corpus de presse anglophone. En utilisant des modèles mixtes pour comparer deux à deux les usages en fonction de variables sémantiques, pragmatiques et syntaxiques préalablement codées, l'auteur fait ressortir quelques similitudes : les variables pragmatiques (référence endophorique versus exophorique, et statut informationnel du référent) dominent dans la modélisation du choix des natifs comme des non natifs. Il montre aussi des différences remarquables dans l'usage que font les apprenants de *this/it* et de *this/that*.
- 67 Stéphanie Gobet - Jacob (Université de Poitiers) analyse la référence aux entités dans les narrations signées d'enfants sourds. Elle compare la gestion de l'anaphore par deux groupes d'enfants (la langue des signes est la langue principale des premiers, les seconds sont oralisants) dans les cas d'introduction et de maintien de la référence aux protagonistes en position sujet. Les résultats mettent en évidence l'usage de différentes formes pour la fonction de maintien, ainsi qu'une plus grande variété d'usages chez les enfants sourds signants. Ils soulignent l'existence d'une progression développementale menant à l'usage diversifié des unités de transfert en langue des signes.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLAN K., 2009, *Concise Encyclopedia of Semantics*, Oxford, Elsevier.
- APOTHELOZ D., 1995, *Rôle et fonctionnement de l'anaphore dans la dynamique textuelle*, Genève, Droz.
- ARIEL M., 1996, "Referring expressions and the +/- co-reference distinction", in T. Fretheim & J. K. Gundel (eds), *Reference and Referent Accessibility*, Amsterdam, John Benjamins, 13-35.
- ARIEL M., 1990, *Accessing Noun-Phrase Antecedents*, London, Routledge.
- CAPIN D., 2014, « Chaînes de référence dans les textes médiévaux non narratifs : les *year books* ou l'élaboration d'une écriture juridique », in C. Schnedecker & F. Landragin (eds), *Les chaînes de référence*, *Langages* 195, 61-78.
- CARLSON G., 2006, *Encyclopedia of Cognitive Science*, Wiley [Online], accessed 12 November 2018.
URL : <http://onlinelibrary.wiley.com/doi/10.1002/0470018860.s00212/full>
- CHARAUDEAU P. & MAINGUENEAU D., 2002, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil.
- COHEN D., 2011, *Non-canonical reflexives*. Journée d'études *L'ellipse et l'anaphore*, agrégation externe d'anglais option C, Paris, France.
- CORBLIN F., 1987, *Indéfini, défini et démonstratif : constructions linguistiques de la référence*, Genève, Droz.
- CORNISH F., 2010, « Indexicaux, discours et mémoire discursive : ce que les premiers révèlent du second et de la troisième », *Linx* 62-63, *Entre syntaxe et discours. Éclairages épistémologiques et descriptions linguistiques*, 111-133.
- CORNISH F., 1999, *Anaphora, Discourse and Understanding: evidence from English and French*, Oxford, Clarendon.
- CORNISH F., 1996, "'Antecedentless' anaphors: deixis, anaphora or what?", *Journal of Linguistics* 32.1, 19-41.
- EHlich K., 1982, "Anaphora and Deixis: Same, Similar, or Different?", in R. J. Jarvella & W. Klein (eds), *Speech, Place and Action. Studies in deixis and related topics*, Chichester, J. Wiley, 315-338.
- EMMOTT C., 2015, "Interpreting antecedentless pronouns in narrative texts. Knowledge types, world building and inference-making", in L. Gardelle & S. Sorlin (eds), *The Pragmatics of Personal Pronouns*, Amsterdam, John Benjamins, 241-258.
- EVANS G., 1980, "Pronouns", *Linguistic Inquiry* 11.2, 337-362.
- FOSSARD M., 2012, « Langage et cognition... le cas des « anaphores » », Conférence inaugurale, Université de Neuchâtel.
- GARDELLE L., 2013, "Phrasing / Rephrasing: the choice of lexical information in anaphoric definite descriptions", *Cercles* 29, 146-163.
- GUILLLOT C. (éd.), 2006, *Le démonstratif en français*, *Langue française* 152.
- GUNDEL J.K., HEDBERG, N. & ZACHARSKI, R., 1993, "Cognitive status and the form of referring expressions in discourse", *Language* 69, 274-307.
- HAEGEMAN L. & GUERON J., 1999, *English Grammar: A generative perspective*, Blackwell Textbooks in Linguistics, Oxford, Blackwell.

- HUANG Y., 2006 (2009), "Anaphora, cataphora, exophora, logophoricity", in K. Allan (ed.), *Concise Encyclopedia of Semantics*, Amsterdam, Elsevier, 18-25.
- HUANG Y., 2000, *Anaphora: a cross-linguistic study*, Oxford Studies in Typology and Linguistic Theory, Oxford, Oxford University Press.
- HUDDLESTON R. & PULLUM J.K., 2002, *The Cambridge Grammar of the English Language*, Cambridge, Cambridge University Press.
- KARTTUNEN L., 1969, "Pronouns and variables", in R.I. Binnick (ed.), *The Proceedings of the Fifth Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society*, Chicago, The Chicago Linguistics Society, 106-116.
- KESIK M., 1989, *La cataphore*, Paris, Presses Universitaires de France.
- KLEIBER G., 2001, *L'anaphore associative*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LYONS J., 1977, *Semantics*, vol. 2, Cambridge, Cambridge University Press.
- MAES A., 1996, *Nominal Anaphors, Markedness and the Coherence of Discourse*, Leuven, Peeters.
- NICOL J. L. & SWINNEY D. A., 2003, "The psycholinguistics of anaphora", in A. Barss (ed.), *Anaphora: A reference guide*, Oxford, Blackwell, 72-104.
- REICHLER-BEGUELIN M.-J., 1993, « Anaphores associatives non lexicales : incomplétude macrosyntaxique ? », in S. Karolak. & T. Muryn (eds), *Complétude et incomplétude dans les langues romanes et slaves*, Actes du 6e Colloque international de Linguistique romane et slave, Cracovie : Wyd. Naukowe WSP, 327-379. [En ligne], consulté le 12 novembre 2018. URL : http://www2.unine.ch/files/content/sites/linguistique.francaise/files/shared/documents/Anaphores_associatives_non_lexicales.PDF
- REINHART T., 1976, *The Syntactic Domain of Anaphora*, PhD thesis, Cambridge, Mass., MIT.
- REINHART T., 1981, "Definite NP-anaphora and c-command domains", *Linguistic Inquiry* 12, 605-635.
- RIEDEL M., PELLAT J.-C., & RIOUL R., 1994, *Grammaire méthodique du français*, Paris, Presses Universitaires de France.
- SALAZAR-ORVIG A., & GROSSEN M., 2010, *La co-construction : une facette dialogale du dialogisme?* Colloque international Dialogisme : langue, discours, Montpellier, [En ligne], consulté le 12 novembre 2018. URL : www.praxiling.fr/IMG/pdf_SalazarGrossen1.pdf
- SCHWARTZ-FRIESEL M., 2007, "Indirect anaphora in text: a cognitive account", in M. Schwartz-Friesel et al. (eds), *Anaphors in Text: cognitive, formal and applied approaches to anaphoric reference*, Amsterdam, John Benjamins, 3-20.
- SPERBER D., & WILSON D., 1986, *Relevance: Communication and cognition*, Cambridge, Mass., Harvard University Press.
- SPORTICHE D., KOOPMAN H., & STABLER E., 2014, *An Introduction to Syntactic Analysis and Theory*, Chichester, Wiley Blackwell.
- TLFi (Trésor de la langue française informatisé), ATILF - CNRS & Université de Lorraine, [En ligne] consulté le 12 novembre 2018. URL : <http://www.atilf.fr/tlfi>
- ZRIBI-HERTZ A., 1996, *L'anaphore et les pronoms. Une introduction à la syntaxe générative*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, coll. « Sens et structures ».

NOTES

1. C-commande : (traduction de Zribi-Hertz, 1996 : 56)

Le nœud A c-commande le nœud B si et seulement si

(i) A ne domine pas B et B ne domine pas A

(ii) le premier nœud à ramifications qui domine A domine aussi B.

Liage : A lie B si et seulement si

(i) A c-commande B

(ii) A et B sont co-indexés.

2. Pour Schwartz-Friesel (2007), l'anaphore associative est un cas d'anaphore indirecte ; mais il est à noter que cette classification ne fait pas l'unanimité. Ainsi Kleiber (2001 : 53) suggère que l'anaphore associative ne répond pas au même processus référentiel que les anaphores indirectes (de type « ils » grégaire ou autres).

AUTEURS

LAURE GARDELLE

LIDILEM, Université Grenoble Alpes

CAROLINE ROSSI

ILCEA4, Université Grenoble Alpes

LAURENCE VINCENT-DURROUX

LIDILEM, Université Grenoble Alpes